

surprenant : celui qui les consulte se livre à eux de la meilleure foi du monde et comme le moral a sur le physique d'étranges réactions, le patient éprouve souvent après sa visite un commencement de bien-être, un regain d'espérance.

La nature y met aussi du sien et si le malade guérit, le pouvoir du sorcier est établi et sa chaumière est fort visitée.

— « Que voulez-vous, nous avons le temps de songer à bien des choses pendant nos longues stations dans les champs, et la nuit, et le jour ! » répétait le vieux berger.

« Anciennement, continuait-il, lorsque le pays était encore infesté de loups, nous récitons chaque soir, avant de nous enfermer dans notre cabane mobile, près du parc où se trouvaient enfermés nos moutons, l'*Oraison du Loup*, pour éloigner ces bêtes féroces du troupeau. Nous disions :

« Loup, je te conjure de la part du grand Dieu vivant ; tu n'auras pas de pouvoir sur moi ni sur mes bêtes, pas plus que le grand diable n'en a sur le prêtre, à l'autel, quand il célèbre la sainte messe. Que le bon Saint-Georges te ferme la gorge. Que le bon Saint-Jean te casse les dents ! »

Nous étions sept bergers voisins, tous disséminés dans les landes françaises. Bien souvent, compère le loup ravageait les troupeaux ; le mien n'a jamais perdu un agneau. C'est que mon chien était sûr et vigilant. Mes camarades croyaient que je savais une prière plus puissante que la leur et me la demandaient sans cesse..... »

Le vieux berger nous donna encore nombre de curieux détails sur les croyances superstitieuses du passé.

Il nous fit même entendre une ancienne chanson que dit un galant à sa belle, le berger à sa bergère, de sa voix grêle et cassée, évocatrice des amours de nos grands-mères..... Puis nous lui avons souhaité le bonsoir.

Nous longeâmes en rentrant au village de Macon, le *patchi Crainette* où les têtes les plus chenues du pays se souviennent parfaitement bien que furent brûlées les dernières sorcières, condamnées par l'official de Chimay.

JULES LEMOINE.

FACETIES

A PROPOS DES STATUES RELIGIEUSES

I

Le centième « patacon »



ACHEZ donc que François Monthouet charretier à Francorchamps, éprouva il y a quelques mois, plusieurs revers coup sur coup sans exciter grande pitié de la part de ses voisins, car c'était un drôle dont presque tout le village avait plus ou moins à se plaindre. Le même jour, il avait vu sa cabane brûler, son cheval mourir et sa charrette tomber en pièces.

Malgré sa réputation de chrétien équivoque, il se tourna, dans sa détresse, vers son saint patron, qu'il allait souvent prier dans l'église du couvent de capucins, récemment fondé à Stavelot. Il lui fallait cent *patacons* autrement dit trois cents écus pour rétablir ses affaires, et c'est ce qu'il conjurait saint François de lui accorder.

Donc, à genoux devant son image, il lui disait chaque fois à haute voix : — « Bienheureux saint François, faites-moi obtenir cent patacons, mais pas un de plus, pas un de moins, car j'ai juré de n'accepter que cela, puisque c'est tout juste ce qu'il me faut pour reconstruire ma maison, acheter un cheval et faire raccommoder ma voiture. »

Le père supérieur, homme jovial, l'entendant sans cesse répéter les mêmes paroles, s'avisait de laisser tomber devant lui une bourse renfermant quatre-vingt-dix-neuf patacons seulement, s'imaginant, dans sa bonhomie, que le charretier, conformément à son vœu, ne les prendrait pas, et voulant un peu s'amuser de sa surprise et de ses perplexités.

Monthouet ouvrit, en effet, de grand yeux, puis il compta et recompta la somme, et, sans hésiter, l'empocha, en disant avec componction :

— Oh ! mille fois merci, mon bien-aimé patron. Pour le patacon qui manque, ne vous gênez pas... Je retrouverai cela à l'occasion. Trop heureux d'être votre débiteur. »

Il sortit bien vite de l'église, au grand ébahissement du prier, qui n'osa le retenir pour ne pas avouer une plaisanterie dont il

comprit trop tard les conséquences, au double point de vue de son intérêt et du respect qu'il devait au lieu où il se l'était permise.

Quelque temps après, un mur de l'église, récemment bâtie, s'écroula, et il fut décidé qu'on recourrait à la charité des fidèles pour obtenir de quoi le reconstruire.

Le prieur et deux frères se mirent donc à quêter, accompagnés d'un âne qui devait porter les dons en nature, à travers les chemins pénibles qu'ils avaient à franchir pour arriver aux villages voisins.

Un jour qu'ils revenaient de La Gleize et se dirigeaient sur Francorchamps par le fond du Roannay, leur âne s'embourba dans le marécage que nous venons de voir, et les voilà adressant à la pauvre bête toutes sortes d'invitations et de prières pour l'engager à avancer. Mais elle ne bougeait pas.

Sur l'entrefaite, arriva François Monthouet, conduisant une charrette neuve que trainait un excellent cheval. Il voit l'embarras des moines :

— « Attendez, leur dit-il, je vais vous porter assistance. »

Et, prenant son fouet, il accabla de coups le baudet en proférant d'affreux jurons et en invoquant tous les diables de l'enfer. L'animal fut sur pieds en un instant. Les frères quêteurs, scandalisés, s'écrièrent en reculant :

— « Oh ! la maudite bête, qui reste sourde à nos prières et ne répond qu'à l'appel du démon... Qu'elle s'en aille vers lui... »

— « Très bien, mes chers frères, dit résolument Monthouet, vous avez raison : j'accepte le cadeau. »

Il allait continuer sa route et poussait déjà le grison devant lui, lorsque s'arrêtant tout à coup :

— « A propos, dit-il, à quel ordre appartenez-vous donc ? »

— « Vous le voyez, répondirent les capucins, nous sommes les fils de saint François. »

— « Ah ! vous êtes les fils de saint François... Eh bien, votre père me redoit un patacon depuis plusieurs semaines, et voici une bonne occasion pour me payer sa dette, car votre pochette me semble bien remplie. »

Et il se mit, avec une intention marquée, à faire claquer ce fouet qui avait si rudement fonctionné sur le dos de l'âne.

Que devaient faire les bons pères avec un pareil garnement ?...

Extrait de : *Le Val de l'Amblève*, par Marcellin LA GARDE. 4^e éd. Liège 1897, p. 302-4. — Cette facétie, qui est traditionnelle, est placée par l'auteur dans la bouche de l'un des acteurs de son récit principal ; celui-ci a pour objet un procès de sorcellerie dans lequel François Monthouet se trouve par la suite compromis en sa qualité de sorcier.

II

Le vieux Saint et son Fils

Pou vos l'dire tout paréye qu'on m'è l'a raconté, i faut savèrè qu'è despu bi quarante ans, il avout in vi homme qui dallout tous les djous dire saquants pâters delée in vi Saint Djoseuf à l'église de Baulé.

Woye mais, in bia djou, faut-i crèrè qu'è l'saint n'tenout pu échenne, ou bi qu'è l'crampon qu'il avout dins s'dos àra tcheu, ou bi aute chouse...

Tant est-i qu'è là mon Saint Djoseuf qui fait l'saut, èyé berdanf ! vellà djusse su l'tiesse du vi.

I n'faut ni d'mander s'il l'ara bi sintu, in blo paréye !

Etout il a tcheu au driers dessus l'parmint èyé il a là dmèrè comme assommé.

On a pòurté l'vix grand'père au sacristie ; èyé il a follou qu'on l'erpourté à s'maiso, èyé il a dmèrè quinze djous d'long su s'lit, qu'on pinsout bi qu'i stou oute.

El promi djou qu'il a sourti, il est voye direc à l'église pou fait ses ptitès dévotions comme devant.

Woye mais, in arrivant à s'place d'habitude, i n'a ni rmarqué qu'on avout rimplacé s'vi saint pa in'aute in plâte, tout rouslant, qu'è Monsieur l'curé avout sté ach'ter à Bruxelles, avé n'belle djaune cotte èyé in bleu manteau à grandès lignes d'our.

In bia saint, savez, in tout bia, même, avé deux bounnès grossès machelles èyé deux is dins s'tiesse qu'avinnent l'air d'è s'foute enne miette dès djins.

Pour vous le dire comme on me l'a raconté, il faut savoir que depuis bien 40 ans, il y avait un vieil homme qui allait tous les jours dire certain nombre de paters près d'un vieux Saint Joseph à l'église de Baulers.

Oui mais, un beau jour, faut-il croire que le saint ne tenait plus ensemble, ou bien que le crampon qu'il avait dans le dos sera tombé, ou bien autre chose...

Toujours est-il que voilà mon Saint Joseph qui fait le saut, et paf ! le voilà juste sur la tête du vieux.

Il ne faut pas demander s'il l'aura bien senti, un bloc pareil !

Aussi est-il tombé à la renverse sur le carreau, et il est demeuré là comme assommé.

On a porté le vieux grand'père à la sacristie ; et il a fallu qu'on le reporte chez lui, et il est resté quinze jours de long sur son lit, qu'on pensait bien qu'il était outre (mort).

Le premier jour qu'il est sorti, il est allé directement à l'église pour faire ses petites dévotions comme auparavant.

Oui mais, en arrivant à sa place habituelle, il n'a pas remarqué qu'on avait remplacé son vieux saint par un autre en plâtre, tout rosé, que M. le curé avait été acheter à Bruxelles, avec une belle jupe jaune et un manteau bleu à grandes lignes d'or.

Un beau saint, savez-vous, un tout beau, même, avec deux bonnes grosses joues et deux yeux dans sa tête qui avaient l'air de se moquer un peu des gens.

Quand l'vie grand'père a eu tout fait, i s'a relevé pou s'en aller.

Mais là qu'in s'elève, i croet l'novia saint qui l'varisout dans l'nez ave s'manière de fchaud.

Ça fait qu'i s'aspoie dessus s'croche cye la coume i dit, en f'sant daller s'tiesse comme les viès djins f'sont souvint :

— « Vos pouvez bé rire, allez : vo père em d'a djuré ieune !... »

Quand le vieux grand'père a eu tout fait (fin), il s'est relevé pour s'en aller.

Mais voilà qu'en se relevant, il voit le nouveau saint qui le regardait dans le nez avec sa manière de putois (flnaud).

Ça fait qu'il s'appuie sur son bâton, et voilà comme il dit, en faisant aller sa tête comme les vieilles gens font souvent :

— « Vous pouvez bien rire, allez : votre père m'en a joué une !... »

Conté à Nivelles (Brabant) par M. le D^r Le Bon, de Nivelles, âgé de 90 ans, et publié d'abord dans le journal *L'Actot* du 28 octobre 1888.

G. WILLAME.

III

Une parole de « mamé » Jésus

Tot l'monde sèt bin qu' i s'fait à Tchivrimont on pèl rinège visse qui les d'jônès fèyes vont po-z-aru des galants.

I n'y aveut n' fèye, divins l'timps, onque de l'tchapelle, qu'esteut éco à d'mèye curieux : c'esteut tot s'plaisir di les touqui fer leus adiosses, quèques fèyes, quand c'est qui s'sierve l'aveut houqui là.

Il aveut r'marqué 'n' cîte djône fèye tote ricettèye qui s'vinère pâmer deusse treus còps l'samin-ne àx pids d' l'Avierge.

On djoû et veut co v'ni qu'il esteut dri l'âté, I s'cache à l'volle et i houste.

Elle arrive, si mette à djgnos et volla co évoye à pâtriyi des avés et des mariâs. Si bin qu' l'autre, qu'esteut là, odri, kimincive à 'nn'aru s'sau.

— « Avez-ve co mâye vèyou, si

Tout le monde sait bien qu'il se fait à Chèvremont (1) un pèlerinage où les jeunes filles vont pour avoir des amoureux.

Il y avait une fois, dans le temps passé, un [bedeau] de la chapelle, qui était encore à demi curieux : c'était tout son plaisir de les regarder faire leurs manières, quelquefois, quand son service l'avait appelé là.

Il avait remarqué une vieille jeune fille toute blette qui venait se pâmer deux [ou] trois fois la semaine aux pids de la Vierge.

Un jour, il la voit encore venir [alors] qu'il était derrière l'autel. Il se cache vite et il écoute.

Elle arrive, se met à genoux et la voilà encore partie à prier des Ave et des Maria. Si bien que l'autre, qui était là derrière, commençait à en avoir son saoul.

— « Avez-vous encore jamais vu,

d'hece-là d'vantein n'mint, ine vile Djâklène pareye, tant l'obee po-z-aru an novieure ! »

Mains l'djone fèye, finl'mint, n'ogant r'moucer n'lu, si mette à djâsee tot s'tindant ses grosses longuès mains vès l'Avierge :

— « Binamèye Notru-Dame, di-st-elle tot haut, avou ine air di p'tite tchoutèle, binamèye Marèye, i n'y a si longtimp... Acogiz-me on galant, djans, s' i r'plait... »

— « Ti n'arès nouque, » di-st-i l'autre di potri, avou n' p'tite femme ricès.

Adon noste ênocin-ne vilouque mamé Jesus tote mâle :

— « Tâhiz-ve, vos, affronté, lèyiz parler vosse mère, elle est pus vile qui vos !... »

Liège.

se disait-il intérieurement, une vieille Jacqueline ! pareille tant insister pour avoir un mariéur ! »

Mais la jeune fille, finalement, n'entendant remuer personne, se met à parler en étendant ses grosses longues mains vers la Vierge :

— « Bien-aimée N. D., dit-elle tout haut, avec un air de petite pleurarde, bien-aimée Marie, il y a si longtemps... Envoyez-moi un amoureux, allons, s'il vous plaît... »

— « Tu n'en auras point », dit l'autre de derrière, avec une petite fine voix.

Alors notre innocente regarde bien-aimé Jésus toute fâchée :

— « Taisez-vous, vous, effronté, laissez parler votre mère, elle est plus âgée que vous !... »

O. C.

IV

Le droit de trouvaille

I n'y aveut ine fèye on réfrèrci gamin qui prèrtère l'Avierge à l'procession.

Tot rottant, i veut-st-à l'terre ine pèce di cinq francs.

Ossi vite, sins tuser, i s'abahe po l'ramasser. Mains l'Avierge berloze à l'vallèye et tome djusse so l'pèce.

— Macralle, di-st-i, elle l'aveut vèyou d'rant mi !

Et l'ennocint metta l'pèce so l'âté d' l'Avierge, quand l'procession rintra.

Vottem.

Il y avait une fois un robuste garçon qui portait la statue de la Vierge à la procession.

En marchant, il voit à terre une pièce de cinq francs.

Aussi vite, sans réfléchir, il se baisse pour la ramasser. Mais la Vierge culbute et tombe juste sur la pièce.

— Sorcière, dit-il, elle l'avait vu avant moi !

Et le naïf mit la pièce sur l'autel de la Vierge, quand la procession rentra.

O. C.

(1) Sur N.-D. de Chèvremont lez-Liège, voir ci-dessus p. 35.

(1) *Djâklène*, prénom pris péjorativement comme nom commun, pour désigner *ine vile dortin-ne* « une vieille niaise ».

LE JOUR DES ROIS

X

Gaspar, Melchior et Balthazar

Cette grande fête du 6 janvier, en mémoire de l'adoration des mages (et de la manifestation de Jésus-Christ aux gentils) est une des plus anciennes de l'Église. On la trouve déjà indiquée dans le premier calendrier mi-païen, mi-chrétien de l'an 448; sa célébration générale fut arrêtée par le quatrième concile tenu à Orléans en 541.

Les trois rois qui, du fond de l'Orient, de Chaldée, de Perse et d'Arabie, accoururent à Bethleem, guidés par les feux d'une étoile, sont appelés Gaspar, Melchior et Balthazar. C'est du moins sous ces noms que les désigne chez nous comme en France la tradition populaire, et la jolie « ronde des Trois Rois » si répandue dans nos provinces et que nous avons publiée au tome II, p. 77, confirme ces appellations. Elles sont, traduites en wallon par *Djâspar*, *Mèn'cheur* et *Baltus*.

En réalité, on ignore le vrai nom des rois mages. La Bible ne les cite pas. Le document le plus ancien qui nous ait conservé une indication à ce sujet, est une chronique en un latin barbare qui paraît dater de la fin du VII^e ou du VIII^e siècle. Ce manuscrit, que les savants connaissent sous le nom de *Excerpta latina barbari* est en plusieurs points fort mystérieux. Les noms cités dans cette chronique sont : *Bithisarea*, *Melichior* et *Gathaspa*.

On est assez d'accord pour reconnaître (1) que les *Excerpta barbari* paraissent, en général, traduits du grec et que le compilateur doit avoir ajouté au texte qu'il a traduit, un certain nombre de détails. Les noms des trois mages sont peut-être au nombre de ces additions mais leur origine, en tout état de choses, reste fort obscure. L'évidente antiquité de *Gathaspa* (voyez les nombreux noms perses en *-aspa*) paraît être une présomption suffisante en faveur des autres formes des *Excerpta*. On comprend très bien qu'on ait changé *Bithisarea* en *Balthasar*, nom que le livre de Daniel avait rendu familier; on ne comprendrait pas l'inverse. *Melchior* est aussi inconnu, en dehors du nom des mages, que *Melichior*, et cette dernière forme a pour elle d'être dans les *Excerpta*. Que les noms soient ou veuillent être perses, c'est ce qu'on peut affirmer *a priori*, les « mages » étant considérés comme des Perses, et c'est ce que confirme visiblement le nom *Gathaspa*. C'est là actuellement le dernier mot de la critique : ces noms sont-ils les vrais? ont-ils été maltraités par le copiste ou imaginés par lui? Voilà ce qu'on ne sait pas et ce qui serait intéressant.

Mais, à propos de ces personnages, d'autres questions se posent.

(1) Voir *Mélusine*, VII, col. 27 et suiv.

Où s'endormirent-ils les bons mages, ces rois éminemment populaires, et comment leurs dépouilles reposent-elles fraternellement dans la cathédrale de Cologne, où la vénération de leurs reliques amène chaque année le concours des fidèles? La tradition elle-même, qui sait presque tout, ne fournit aucune indication sur le lieu où ils trépassèrent. Elle ne sait pas non plus les raisons de leur translation.

C'est dans la Chronique de Robert de Thorigny, écrivain contemporain, que nous trouvons le meilleur récit des événements qui amenèrent les corps des rois mages de Milan à Cologne.

« En l'année 1158, dit le chroniqueur normand, on découvrit, dans une antique chapelle, près de la ville de Milan, les corps des trois mages qui ont adoré Notre Sauveur enfant à Bethleem, et, par crainte de Frédéric, empereur d'Allemagne, qui se disposait à assiéger Milan, on les releva et on les déposa dans la ville.

« En 1164, Renaud, archevêque élu de Cologne et chancelier de Frédéric, empereur d'Allemagne, transféra les corps des trois mages de Milan à Cologne. Ces corps, qui avaient été embaumés, étaient conservés intacts jusqu'à la peau et les cheveux. » Le chroniqueur ajoute que les mages semblaient âgés de quinze, de trente et de soixante ans. « Saint Eustorge (315-331) qui les avait reçus d'un empereur, les avait transportés de Constantinople à Milan avec une table sur laquelle ils étaient étendus, dans un petit chariot, que deux vaches tiraient. »

C'est en 1158 que Milan fut pour la première fois assiégée et réduite à merci, et c'est en 1162 que la malheureuse ville fut rasée par Barberousse. On montre encore à S. Eustorgio le sarcophage des rois mages.

La présence des rois mages à Cologne est connue de nos paysans wallons. Le pèlerinage est encore pratiqué surtout dans le pays de Herve et de Verviers. Si vous visitez le célèbre *dom* rhénan, achevé sous le règne de l'empereur Guillaume I^{er}, vous verrez derrière le maître-autel brûler trois lampes de cuivre. Un haut grillage de cuivre doré, aux entrelacs duquel s'ajoutent trois turbans, vous sépare d'une chapelle de marbre de toutes couleurs, étincelante de couronnes de feu. Au fond s'aperçoit une *Adoration des Rois* sculptée en bas-relief. Plus près de vous, dans l'ombre poudroyante, apparaît un reliquaire byzantin en or, brodé d'arabesques et de diamants. C'est là, dans cet opulent cercueil, en ce coin du Nord, que le populaire rend un culte spécial à ces trois prédestinés de l'Épiphanie, qui firent tant de milliers de lieues pour adorer Jésus.

Les trois mages, d'après lesquels cette fête s'appelle « le jour des Rois », jouaient autrefois et jouent encore un grand rôle dans la foi populaire.

Il suffit de porter sur soi une médaille portant les noms des mages (1) ou un billet contenant les vers suivants pour être guéri du mal caduc :

(1) *Li Spirou*, n° du 14 mars 1897.

Caspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum :
Hæc tria qui secum portabat nomina Regum
Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco. 1)

Le nom des rois murmuré par une personne pure à l'oreille du malheureux frappé du mal caduc le fait se relever sur l'heure.

En portant sur soi une image qui représentait l'adoration des mêmes rois avec cette inscription : « Sancti tres Reges, Caspar, Melchior, Balthasar, orate pro nobis, nunc et in hora mortis nostre » (2) — on ne guérissait pas seulement du mal caduc, du mal de tête et des fièvres, mais on était aussi préservé des malheurs des chemins, de la morsure des chiens enragés, de la mort subite, des sorcelleries et des maléfices. On croyait même pouvoir tirer à coup sûr, en enveloppant la balle dans un morceau de papier sur lequel étaient inscrits les noms des trois rois, et quoique l'Église à plusieurs reprises ait condamné ces pratiques comme superstitieuses, elles ont subsisté, fondées, à ce qu'il paraît, sur le mot de Mage, qui dans la bouche du peuple est devenu synonyme de médecin doué de facultés surnaturelles ou de magicien.

D'autres coutumes se rapportent encore aux rois mages. Dans quelques coins de l'Ardenne, on mettait le 6 janvier sur une pelle bien chaude sept grains de blé; plus il en sautait de la pelle, moins le blé serait cher à la saison; ou bien encore, pour que toutes les entreprises de l'année fussent couronnées de succès, on jetait au feu trois grains de blé : un pour Dieu, un pour la Vierge, un pour Jésus. Au pays de Liège — bien que la coutume soit plus générale le 30 novembre (voir ci-dessus t. IV, pp. 51 à 53), — les jeunes filles chantent lorsque la lune brille le 6 janvier :

Belle lune, beau croissant
Fais-moi voir en rêvant
Celui que j'aurai en mon vivant
Et fais qu'il tienne en main
Ce qui lui fera gagner son pain.

D'aucuns croyaient que, grâce à l'influence des trois rois, trois chandelles allumées la veille de leur fête, devant une maison, éloignent d'elle les mauvais esprits.

Aux environs de Vielsalm, la jeune fille qui, en la nuit du 5 au 6 janvier, erre à tâtons dans la bergerie, se mariera dans l'année si ses mains s'arrêtent d'abord sur un bélier!... On voit par ce fait que, dans l'esprit du peuple, l'influence des bons mages a été portée aussi loin que possible — mais que le symbolisme ne perd jamais ses droits!...

O. COLSON.

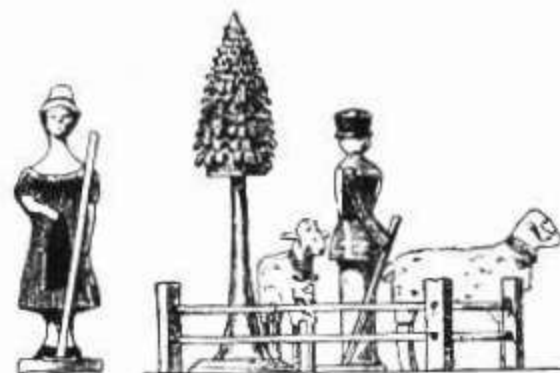
(1) « Gaspar porte la myrrhe, Melchior l'encens, Balthasar l'or : Celui qui portera sur soi ces trois noms des Rois, sera délivré, par la grâce de Jésus-Christ, de l'épilepsie. »

(2) « Saints trois Rois, Gaspard, Melchior, Balthazar, priez pour nous, à présent et à l'heure de notre mort. »



SAINT-NICOLAS

Bienfaiteur de l'enfance

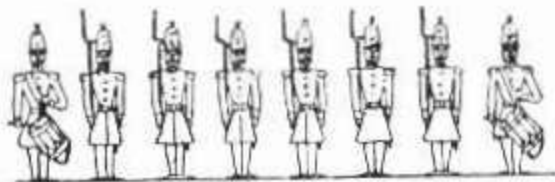


Saint-Nicolas, patron des écoliers, ou plus exactement des enfants en général, est vénéré par eux, à ce titre, dans presque toute la Belgique. Il est non-seulement leur patron, mais leur bienfaiteur, celui à l'occasion de qui on leur fait la fête, celui qui est censé leur apporter jouets et friandises, récompensant les bons et punissant ou plutôt menaçant de punir les méchants, le tout avec une bonhomie qui n'est pas exempte de malice et avec une générosité qui n'a d'autres bornes que celles des ressources de la famille.

À dater de novembre, parfois déjà en octobre, il signale l'approche de sa fête par de menus cadeaux. Le soir, il jette des noix à l'improviste, de la cheminée où il est caché ou de derrière la porte; il vient déposer, sans qu'on le voie, une friandise sur le coin d'un meuble. Parfois aussi — dans les maisons où il y a quelque garnement intraitable — son envoi consiste en un faisceau de verges. C'est que, voyez-vous, St-Nicolas poursuit de longue date son enquête. Ne faut-il pas qu'il soit bien renseigné, pour la grande distribution qu'il doit faire aux enfants du monde entier durant la nuit du 5 au 6 décembre ?

Il rôde donc; on peut d'autant moins le nier qu'on l'entend sonner sa petite trompette, et qu'on le voit même parfois entrer tout bonnement dans la maison, coiffé d'une chape en papier portant au front une petite croix dorée, enveloppé d'un drap de lit en guise de manteau, s'appuyant sur une crosse, le menton orné d'une longue barbe blanche. D'une voix cassée par l'âge — car il est vieux St-Nicolas — il vient faire *ine rimostrance* aux gamins désobéissants

et féliciter d'une bonne douce parole les enfants bien sages. A l'approche de la date consacrée, il va même jusqu'à exhiber, par l'entrebaillement de la porte, l'un ou l'autre jouet, *li pope* ou *li dj'ra-poutin* (1) que les enfants réclament de tout leur cœur; mais ce n'est qu'une vision, qui disparaît à l'instant même, et qui suffit amplement, — aux grands maux les grands remèdes! — pour rappeler au devoir par l'appât du désir, les enfants turbulents.



On comprend qu'à ce régime, les enfants deviennent doux comme des moutons. Les maîtres d'école s'en aperçoivent et la période qui précède la

St-Nicolas est pour eux un temps particulièrement facile; aussi s'empressent-ils d'accorder à leurs écoliers une vacance complète pour le 6 décembre. En réalité, ce congé est prévu dans tous les règlements scolaires locaux, et en certains lieux, le congé s'étend même à la veille et au lendemain de ce jour.

A la soirée du 5 décembre, grand branle-bas dans tous les « ménages ». Le grand nettoyage terminé, il s'agit de se préparer à recevoir dignement le Grand Saint: Les enfants qui se sont dès longtemps préoccupés des détails, disposent dans la cheminée de la chambre commune, *ès l'aisse de l'plèce*, soit un soulier ou un sabot qu'ils ont eu soin de décrotter eux-mêmes, soit un petit panier. A Liège et à Spa, les sabots, les souliers et surtout les *banstais* (sorte de paniers à la main) sont plus employés; à Mons, dit REINSBERG (2), les enfants faisaient un grand sac de papier à anse, à Namur, un soulier en papier orné de rubans.

Presque partout, on ne se contente pas de préparer ces « récipients » qu'on espère et qui sont naturellement insuffisants. On ajoute un peu de foin ou des carottes bien propres pour l'âne, modeste et bourgeoise monture du vieux Saint; parfois aussi, du moins à Liège, une gourde en verre de forme traditionnelle pleine de *péquet*, et même une *chique* de tabac pour le valet, qui détient en cette affaire un rôle singulièrement mêlé de tragique et de burlesque. Ces préparatifs minutieux et solennels une fois bien terminés, les

(1) « La poupée ou le cheval-Godin. » — Le cheval Godin est le cheval à bascule du type bien connu. Son nom est à rapprocher du cheval Godet qui figurait aux processions de Nivelles, comme monture du plus jeune des trois géants communaux. Le mot Godin est répandu comme nom de famille à Liège et dans la Hesbaye.

(2) REINSBERG-DURINGSFELD, *Traditions et lég. de la Belgique (Calendrier belge)*. Bruxelles, 1870, t. II, 6 décembre, p. 303.

enfants, qui ont été dans le courant de la journée « mettre leur panier » chez leurs grands parents, chez leur parrain et leur marraine — se décident à aller se coucher après avoir répété une dernière fois leur petite prière en forme de chanson, à l'adresse du grand Saint.

Pendant la nuit, Saint-Nicolas, à califourchon sur son âne, descend du ciel dans les maisons, par la cheminée. Encore faut-il qu'il n'y ait plus d'yeux ouverts sous aucun toit, plus de lumière rougeoyant aux vitres, plus de charbon brasillant dans les âtres. Mais quand les yeux sont partout clos, les lumières et les feux éteints, le bienheureux s'aventure chez nous et entreprend sa descente dans chaque logis. L'âne, aussitôt qu'ils ont touché pied, commence à manger les carottes choisies à son intention, pendant que St-Nicolas ouvre son grand livre, où figurent dans deux colonnes, d'une part ce qu'on a demandé et d'autre part ce qu'il accorde; il dicte à son digne valet les objets divers, jouets, friandises et bonbons qui doivent être abandonnés au lieu où il se trouve. Il vide sa hotte à surprises avec la désinvolture d'un homme qui sait qu'elle se remplira d'elle-même — et il ajoute généralement pour papa, un bonhomme de pâte à pain fortement sucrée, qui sera la pièce de résistance du prochain déjeuner. La Saint-Nicolas est d'ailleurs, dans beaucoup de familles, l'occasion de cadeaux réciproques que se font, sous des formes ainsi plus ingénieuses, les père et mère, les grands frères et sœurs des héros du jour. Saint-Nicolas a du bon, même pour les grands! On ajoute qu'il apporte des maris aux jeunes filles et on leur fait, comme au premier avril, mais sous des intentions ordinairement plus bienveillantes, des envois aussi ironiques qu'anonymes. Le même jour, il est permis de les embrasser où on les trouve, et les jeunes gens ne se font pas faute de faire leur tournée, de grand matin, dans les familles avec lesquelles ils entretiennent des relations d'amitié.

Est-il besoin de rappeler qu'en fin de compte, les plus complètement heureux des favorisés sont encore les enfants qui voient leurs désirs si longtemps attisés, satisfaits enfin grâce à la générosité ingénieuse des parents de tout degré? Cette générosité pousse généralement les pères et mères à des dépenses extraordinaires, souvent disproportionnées (car chacun y met sa petite vanité); on s'en fera une idée lorsqu'on saura que les quatre, cinq et six décembre, le commerce d'une ville comme Liège, se concentre dans tout ce qui a rapport aux jouets, fruits, bonbons et livres de luxe. Chez les gens les plus pauvres on fête la Saint-Nicolas le mieux que le permettent les ressources du ménage; rares sont les enfants qui ce

jour-là ne reçoivent pas de cadeaux coûteux : le fait est tellement vrai qu'à l'époque de la Saint-Nicolas, les monts-de-piété voient le nombre des dépôts augmenter dans des proportions incroyables.

On dit à Liège que, dans son voyage à travers les airs, St-Nicolas est accompagné par un domestique nommé Hanscrouf (1). Celui-ci joue un peu le rôle du Père-Fouettard français. Il est laid et contre-fait ; son nom d'ailleurs le laisse deviner amplement : *On crouffeur*, en wallon, c'est un bossu et *ine crouffe* c'est une gibbosité. Déjà, quand il se fait entendre, on devine que *Hanscrouf* est bourru : sa voix, grosse et désagréable, contraste avec la voix douce du vieux bonhomme de Saint (2). Mais c'est bien pis quand on apprend que c'est lui qui distribuera les maudites verges, prédites comme seul cadeau aux enfants ennuyeux — et qui sont d'autant plus piquantes qu'elles sont, dit-on à Liège, « trempées dans du vinaigre » !!!

Tandis que St-Nicolas est figuré par un personnage tout de blanc travesti, Hanscrouf est tout noir. Saint-Nicolas, quand il n'est pas accompagné de son âne, porte lui-même le panier contenant les jouets et bonbons. Hanscrouf porte les verges, *les baguettes, divins on bot* « dans une hotte ». A Spa, cette hotte contient, au fond, des pommes, de celles dont on fait du vinaigre, parce que, là aussi, on dit que les verges de Hanscrouf occasionnent des coupures particulièrement douloureuses (3).

On ajoute que son caractère grognon lui vient de sa difformité, et celle-ci a son histoire. Il s'agit d'une cruelle aventure, bien digne d'édifier les marmots désobéissants. Figurez-vous qu'un jour — il y a de cela bien longtemps — le valet eut l'idée impertinente à coup sûr d'en faire à sa tête et de dispenser lui-même, tout seul, les faveurs

(1) Le mot de *Hans-crouf*, où l'on distingue immédiatement un prénom germanique a préoccupé à juste titre nos étymologistes. GRANDGAGNAGE (*Dictionn. étymol.* t. I, p. 271) remarque que dans le dialecte d'Aix-la-Chapelle, le même personnage est appelé *Hansmuff* « Jean qui fait la moue ». LE ROY et PICARD (*Œuvres*, II, 220) disent que ce nom vient probablement du fameux fabricant de jetons de Nuremberg, bien connu des numismates : HANS. CRAV. Nuremberg est la terre classique des jouets d'enfants, et les jetons dont il s'agit s'employaient dans divers jeux et se distribuaient aux grands comme aux petits enfants. Il ne serait pas étonnant que cette marque, lue comme nom propre, ait été comprise *Hans-crouff* à Liège, sous l'influence du *Hansmuff* d'Aix. Signalons que le similaire de St-Nicolas dans le Nord de l'Allemagne s'appelle *Knecht Ruprecht*, *Knecht* signifiant valet, et qu'en Alsace on l'appelle *Hans Trapp*. (*Rev. des Trad. pop.* t. IV, p. 641). Nous reviendrons, dans un autre article, sur ces rapprochements.

(2) Dans une comédie de M. DD. SALME (*Li Germalle*, Liège, Gothier, 1893, p. 9) un personnage parlant d'une mauvaise nuit de cauchemar dit : *C'est l'voix du Hanscrouf qu'a grogné tot l'temps à mes oreilles* « c'est la voix de H. qui a grogné tout le temps à mes oreilles ».

(3) Dans les représentations populaires du drame de la Passion, les instruments symboliques comprennent notamment, avec les verges de la Flagellation, la pomme qui donna le vinaigre dont on abreuva Jésus. Les pommes de Hanscrouf ont le même caractère symbolique.

du grand Saint, suivant son propre caprice distributif. Il partit donc, avec l'inévitable baudet. Mais, par malheur, il dégringola du haut du toit et se blessa grièvement. De retour, cabin-caba, auprès du maître, il dut bien avouer son forfait et implorer du grand Saint pardon et secours. Le grand Saint lui pardonna et le secourut comme il put, — ou plutôt comme il voulut — c'est-à-dire à moitié. Et la *crouffe* de *Hanscrouf* ne fut point, en somme, un cadeau si regrettable, puisqu'elle reste un salutaire et mirifique exemple pour les petits escaladeurs de tous les temps et de tous les pays ! (1)

Hanscrouf ne se contente pas d'être le justicier cruel des bambins qui refusent d'obéir ; il a son côté facétieux. C'est lui, comme nous l'avons dit, qui cherche, dans les paniers du grand Saint et sous sa dictée, les divers cadeaux que celui-ci réserve ; c'est lui qui les dépose dans le panier et qui les range autour. Il n'oublie jamais de cacher le mieux qu'il peut dans la pièce l'objet le plus ardemment désiré, et il fait tout pour dépister les recherches. Je me souviens très bien que je lui ai longtemps gardé rancune d'un mauvais « truc », dont la solution requit d'ailleurs ma brave femme de mère. Saint-Nicolas m'avait formellement promis des bottes, de vraies bottes en vrai cuir. Figurez-vous qu'au matin du grand jour, alors que réveillé en sursaut d'un lourd sommeil tard venu, je me précipitai vers le salon, je vis tout au milieu de la grande table, une paire de belles bottes... en chocolat ! Cloué de surprise, je me mis soudain à fondre en larmes, accusant le vieux Saint de s'être trompé et lui criant mon désespoir auprès de la cheminée. On avait beau me dire que Saint-Nicolas ne se trompait jamais, et que nous devions être en présence d'une facétie du méchant valet, je n'en voulais rien croire, et, ma foi, la plaisanterie menaçant de mal tourner, il fallut que ma mère trouvât sans retard les vraies bottes que Hanscrouf avait, le vilain homme ! presque trop bien cachées...

Parmi les cadeaux du Grand Saint, il faut signaler une sorte de bonbon bien connu dans l'ouest du Hainaut sous la dénomination scatologique de « crottes de baudet ». Ce sont de petits cubes, faits d'une pâte à pain d'épices, que l'âne de Saint-Nicolas, tout en mangeant son foin, ne manque pas de laisser tomber, aux environs de la cheminée.

Au pays de Liège, la « couque » sorte de pain d'épices, est la principale friandise qu'apporte Saint-Nicolas, et la « couque » plate, de couleur jaune assez claire et homogène, dite « Dinant » est obligée. On en voit des piles énormes à la devanture de tous les

(1) La légende de la bosse de Hanscrouf est cantonnée à Liège et aux environs.

pâtisseries et de tous les boulangers, agrémentées de jolis dessins et d'ornementations qui semblent devoir la rendre meilleure. La couque de Dinant a une origine fort ancienne; elle se compose d'un mélange de farine et de substances qui en rendent la saveur plus agréable, telles que le beurre, les œufs, le lait et le miel. On sait que la ville de Dinant s'acquît un grand renom au Moyen-âge par l'industrie de ses batteurs de cuivre; on prétend que l'industrie des *couques* est la petite sœur de la *dinanderie* métallique; elles sont probablement contemporaines et l'une semble être une application de l'autre. Les objets domestiques en cuivre repoussé ou *dinanderies* présentent, en creux, à la surface inférieure, les mêmes dessins qui s'arrondissent en bosse à la surface supérieure. Les boulangers furent amenés à faire marteler pour leur propre usage; l'originalité de la couque de Dinant est là, dit-on, tout entière. Cette ville possède quantité de fabricants employant bon nombre d'ouvriers, qui ne font exclusivement que de la *couque*. L'exportation de la *couque* de Dinant, autrefois, ne s'étendait guère en dehors des limites de la principauté de Liège. Elle a pris, de nos jours, une extension beaucoup plus grande et va au delà des frontières faire la grande concurrence au pain d'épices de Reims et d'autres lieux. Dans ces dernières années, la même industrie s'est développée à Verviers. Cette ville fabrique de temps immémorial une *couque* à gros grains, d'un goût très original et délicieux, qui rappelle, en mieux, celui de certains bonbons anglais; cette *couque* est en train de conquérir sa place à côté de celle de Dinant. La vraie et antique *couque* de Dinant est de pâte plus fine, il est vrai, mais elle est plus dure; cette dureté est d'ailleurs un petit inconvénient, attendu qu'elle disparaît très vite à la chauffe et que la plus légère cuisson a pour effet de développer son arôme. La firme Collard, de Dinant, est la plus renommée. Il y a, même dans les meilleures qualités de pâte, des « cœurs », des « ronds » et des « bonshommes » de Dinant de tout prix : la grandeur seule diffère.

Revenons à Saint-Nicolas.

Croirait-on qu'il y a de vilains enfants qui osent le narguer? Outre les chansons ou prières que nous publions ci-dessous, il circule en effet, à Liège, un couplet particulièrement irrévérencieux. Mais il n'est sans doute chanté que par les garnements qui courent les rues — et qui ont de bonnes raisons pour ne pas craindre les représailles du célèbre dispensateur de babioles. Ces gamins là, au grand scandale des enfants « comme il faut », au lieu des chansonnettes respectueuses et des humbles invocations si connues, crient à tue-tête :

Saint-Nicolas
Arâ les rêges,
Quate pôs
Quate oreiges,
Hâri, hotte
Vile cuvège!

Saint-Nicolas
 Parmi les villes,
 Quatre pieds
 Quatre oreilles,
 Arâ, hotte (1)
 Vieux cuir!

On connaît au pays de Mons ce petit couplet :

Saint-Nicolas a trois infants
Un a des pues (poux) l'autre a des tins (œufs de poux)
L'autre a s'quémige (chemise) pleine de brin!...

Mais les vraies chansons à Saint-Nicolas sont plus intelligentes. On le verra plus loin, et nous nous contenterons d'ajouter à la série, parmi les nombreuses variantes de ces nombreux couplets, deux petites chansons qu'on répète sur « l'air du tra » bien connu en France comme en Belgique — et une troisième, où intervient *Hanscrouf*, laquelle par conséquent est bien d'ici, et qui se dit d'ailleurs sur notre air national de « Valeureux Liégeois ».

O grand Saint-Nicolas, patron des écoliers
 Apportez-moi des pomm', des poir' dans mes souliers,
 Je serai toujours sage comme un petit mouton
 Je dirai ma prière pour avoir des bonbons,
 Sur l'air du tra la la la (bis)
 Sur l'air du tra deri dera
 Tra, la, la (2).

Bonjour Saint-Nicolas, comment vous portez-vous?
 Très bien mes p'tits enfants, que me demandez-vous?
 Une bien belle grosse poupée, qu'elle soit bien habillée
 Et puis des macarons et encor des bonbons,
 Sur l'air du tra, la la la, etc.

Grand Saint-Nicolas
 Descendez en bas
 Remplissez nos corbeilles
 Pomm' et macarons
 Joujoux et bonbons
 Donnez tout à merveille.

Si *Hanscrouf* est encore fâché
 Nous lui donnerons de la pail' pour son âne,
 Si *Hanscrouf* est encore fâché
 Nous lui donnerons une bonn' *chiqu'* pour sucer.

(1) *Hâri*, (ou *ârû*) et *hotte* sont les cris par lesquels les charretiers invitent leurs chevaux à tourner à gauche, et à droite.

(2) A propos de ce couplet qui existe aussi à Nivelles, sous une forme peu différente, M. G. WILLAME nous écrit : « Dans mon enfance, j'ai reçu chez mon parrain, le 6 décembre, une énorme queue de rat, pour avoir irrévérencieusement remplacé le *tra la la* final par un audacieux *queue de rat!* » On voit que partout l'irrespect envers le grand Saint est cruellement puni!

La durée du mythe de Saint-Nicolas chez les enfants n'a de limites que la durée de leur puéricité même. Jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, personne ne songe à les désabuser; ils ne croient d'ailleurs pas les grands garçons qui leur disent, selon la formule, que « Saint-Nicolas c'est père et mère. » Ni les grandes personnes, ni les prêtres à l'église, ni les instituteurs à l'école, ne songent à combattre ces aimables erreurs. Dans les Jardins d'enfants (écoles maternelles ou « gardiennes ») et dans les Crèches, on chante chaque jour en novembre les chansons à Saint-Nicolas, sans que les plus farouches libre-penseurs aient songé à s'en offusquer (1); j'ai constaté récemment que des enfants israélites et protestants, âgés de sept à huit ans, connaissaient et répétaient ces chansons, et croyaient pertinemment à Saint-Nicolas. J'ai noté depuis plusieurs années les couplets qu'il est de tradition de faire répéter en chœur dans les petites classes de plusieurs écoles de la ville, et j'ai pu constater certaines variantes de style et quelques petites nouveautés de détail. Il est possible que plusieurs chansons, dont le texte dénote une origine relativement récente, soient réellement de source scolaire.

La croyance à Saint-Nicolas et ses apparitions sont de coutume tellement générale en Belgique, que quelques puristes de la pédagogie ont cru devoir protester (2) en faisant valoir les inconvénients de l'éducation morale par la peur. Un journaliste (3) constatait l'an dernier que le passage de la croyance à la non-croyance en Saint-Nicolas est souvent « fort pénible chez les enfants nerveux, impressionnables à l'excès, peut-être, qui se rendaient malades de trop se préoccuper de la réalité du glorieux Saint leur patron, et de n'en être pas sûrs ». Il terminait son article en rappelant ses impressions d'une époque par où nous avons tous passé et dont beaucoup de nos lecteurs ont sans doute conservé, comme nous-même, un souvenir à la fois doux et pénible conforme à celui de cet écrivain.

« Dans mon enfance, écrivait-il, quelqu'un jouait pour nous, dans la nuit du 5 au 6 décembre, le personnage de St-Nicolas. Longtemps, j'y crus. Puis, un jour, — sait-on quelle lueur éclaire soudain pour nous les rendre évidentes, les vérités que nous avons pu ignorer longtemps et qui étaient si simples? — un jour, je cessai d'y croire :

(1) On m'assure même que dans ces classes enfantines, Saint Nicolas fait quelquefois des apparitions (avant sa fête naturellement) pour gourmander les méchants et flatter les « maimés » enfants. C'est sous le nom de Saint Nicolas qu'à Liège les Sociétés de bienfaisance distribuent des vêtements aux enfants des écoles. On a également institué dans certaines grandes villes, notamment à Liège et à Bruxelles, des distributions gratuites de jouets pour la même occasion.

(2) Voir notamment *l'École communale*, revue pédagogique bi-mensuelle ditée à Huy, 7^e année (1886) p. 355 et suiv.

(3) Dans *Le Petit Bleu*, journal bruxellois, n° du 6 décembre 1896.

ce fut brusque et irrémédiable : j'avais découvert la supercherie et reconnu celui qui aidait ainsi à la faire triompher. Je n'en dis rien. Personne n'en dit rien; mais la scène de la visite du bon évêque fut supprimée, comme si c'eût été d'un accord tacite entre grands et petits devenus eux-mêmes trop grands. Bientôt, je la demandai, par raillerie... et, encore une fois, elle eut lieu : avec ses conséquences obligées du grand silence dans la chambre, du feu éteint, de la flamme du gaz baissée, des meubles repoussés contre les murailles pour faire plus vaste l'endroit où Saint-Nicolas surgirait. Il surgit, tel je l'avais toujours vu; je savais qui se cachait sous son déguisement épiscopal... eh bien, j'éprouvai l'émotion de naguère : le frisson de la petite mort dans le dos, le front moite, les mains anxieuses, avec un sentiment complexe de délices et de détresse qui me serrait le cœur en m'enchantant l'esprit. Et je trouvais cela bon, et je souffrais d'avance à l'idée que c'était, certainement, la dernière fois qu'il m'était donné de jouir d'un tel spectacle, avec cette émotion inférieure à mon âge, exquise dans sa complication troublante ! »

Chansons et prières à Saint Nicolas

1. 

Vi - nez Saint Ni - co - lèy - e Li djoû d'vosse fesse est



ar - ri - vé Vi - nez, djans, dji v's es préy - e Allons, djans haye, vi -

Fin



nez Ah! djans d'hin-dez dè Pa - ra - dis A -

D. C.



vou voste agne si fwért tcherdji Qu'i n'si pòye sètchi des broû-lis (1) Vi -

(1) « Venez, Saint Nicolas — Le jour de votre fête est arrivé — Venez, allons, je vous en prie — Allons, venez vite, venez — Ah! allons, descendez du Paradis — Avec votre âne si fort chargé — Qu'il ne se puisse tirer de la boue (se desembourber) — Venez, etc. » [Recueilli à Esneux et communiqué par M. H. SIMON.]

2.  Saint Ni-co-lève qu'est à Brus-selle Il apwèt - tre des ca-ra-
melles Des ca-ra-mel' Po les bà-celles Et dè stron d'tchet Po les valets (1)

3.  Tu - tù - te, tu - tù - te A mi àgne qu'est bin tcher-djèye Des
peures, des pommes, des harliquins Des roum' dou-doum' Des tchvâs godins Tu-
tù - te, tu - tù - te C'est mi qu'est Saint Ni - co - lève (2)

4.  Al - lons! Saint Ni-co - lève ha-peç l'bâ - bou Ca il a
Fin
n'hègne qui m'fait pa - ou Còpez li les o - reyes Po mette ès vosse sè-
D. C.
tchai Ta-peç-nos totes vos djè-yes Po mette ès nosse bans - tai Al-(3)

(1) « Saint Nicolas qui est à Bruxelles — Il apportera des caramels — Des caramels — Pour les filles — Et de l'étron de chat — Pour les garçons. » [Ce couplet est naturellement celui des petites filles.]

(2) « *Tutùte* — Mon âne est bien chargé : — Des poires, des pommes, des arlequins — Des roum'doudoum (tambours), des chevaux à bascule — *Tutùte* — C'est moi qui suis Saint Nicolas. » [Ce couplet était chanté dans les rues par des jeunes gens jouant le rôle du Saint-Nicolas enquêteur. rue Sainte-Walburge à Liège, le 23 novembre 1892; nous l'avons noté séance tenante. — O. C.]

(3) « Allons! Saint Nicolas ravissez le *bâbou* (sorte de Croquemitaine) — Car il a une grimace qui me fait peur — Coupez-lui les oreilles — Pour [les] mettre dans votre sac — Jetez-nous toutes vos noix — Pour [les] mettre dans notre panier — Allons, etc. »

5.  Saint Ni-co-las bon - homme Ap - portez-moi des
pommes Des pomm' et des rai - sins Saint Ni-co - las c'est mon cou-
sin Des pomm' et des rai - sins Saint Ni-co - las c'est mon cou - sin

6.  Saint Ni-co-las mon bon pa-tron Ap-por-tez-moi *quelque* chos' de
bon Un pot d'con-fl - tu - re Un coltre à ser - ru - re
Un plat d'ma-ca - rons Pour mon p'tit gro - gnon

O. COLSON.

